

50 ans de Woodstock Entretenir la légende

Juile Vaillancourt

Numéro 321, janvier 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, J. (2020). 50 ans de Woodstock : entretenir la légende. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 28–29.

50 ans de Woodstock

Entretenir la légende

JULIE VAILLANCOURT

1. *Woodstock: 3 Days of Peace and Music*

2. *Taking Woodstock*

Par définition, la légende est un récit à caractère merveilleux, où les faits historiques sont transformés par l'imagination populaire pour s'inscrire dans la mémoire collective. Or, ce qu'il y a de merveilleux dans le récit du festival de Woodstock, c'est qu'il traverse les époques et les médiums sans perdre de sa poésie et de son caractère revendicateur, à l'image des (anti)héros du festival. Organisateur, musiciens et spectateurs vibrèrent au diapason lors de ces trois jours de paix et de musique, en août 1969, à Bethel, dans l'État de New York. Retour sur ces œuvres qui entretiennent le mythe de l'évènement qui a changé le visage du *rock and roll*.

Les quelque 500 000 baby-boomers présents se souviennent (en partie ou en totalité) d'avoir participé à un moment historique. Les autres le découvriront dans *Woodstock: 3 Days of Peace and Music* (Michael Wadleigh, 1970) qui remportera l'Oscar du meilleur documentaire. D'une durée de 3 heures, cette importante pièce d'anthologie vise, comme tout bon rockumentaire, à entretenir la légende. Certes, il possède son lot d'innovations. Précurseur dans l'apparition des techniques cinématographiques avancées dans les rockumentaires, il emprunte autant au documentaire sociologique qu'au concert filmé, puisqu'il explore les changements sociaux qui ont cours dans la contre-culture et le mouvement hippy,

notamment l'opposition à la guerre du Vietnam. Le film comme l'évènement qu'il met en scène deviennent catalyseurs de nombreuses carrières; mentionnons celles de Carlos Santana, Joe Cocker, Jimi Hendrix et Janis Joplin, vus sur scène comme à l'écran par la suite. *Woodstock: 3 Days of Peace and Music* propose des techniques cinématographiques avancées pour l'époque; tourné en 16 mm par 12 caméras, le travail de Wadleigh traduit un souci de transparence, où le spectateur devient témoin privilégié d'un évènement capté sur le vif. Finalement, malgré l'incommensurable travail de *dérushage*, le produit fini met de l'avant un montage audacieux avec *split-screens*, (exécuté notamment par Martin Scorsese et Thelma Schoonmaker, cette dernière fut nominé pour l'Oscar du meilleur montage), alliant performances musicales et propos des spectateurs, organisateurs et artistes, sur trois jours.

Dans les années 1970, si les rockumentaires sont destinés à la télévision et au cinéma, les années 1980 voient leur production exploser avec la démocratisation du médium vidéographique, l'apparition de chaînes spécialisées en musique et le vidéoclip. Puis, les années 1990 en font autant avec l'arrivée du DVD et la multiplication des chaînes musicales qui participent à une plus large diffusion du rockumentaire qui, dans les années 2000, s'affiche sur le Web, en vidéo sur demande, sur les plateformes de diffusion en continu, au cinéma en 3D et en Dolby. Dans ce contexte, les célébrations des hippies d'il y a 50 ans peuvent paraître vieux jeu... Or, Netflix n'a pas hésité à diffuser le documentaire produit par PBS *Woodstock: 3 Days That Defined a Generation* (Barak Goodman, 2019), afin de célébrer le cinquantième anniversaire. Loin de l'innovation technique de *Woodstock: 3 Days of Peace and Music*, il n'en demeure pas moins que l'authenticité qui s'en dégage évoque des souvenirs par l'entremise d'un propos intimiste et d'un regard sociohistorique succinct (90 minutes), mais entier, sur la période qui caractérise l'avènement de Woodstock, sans oublier sa préparation et son déroulement. Pour ce faire, le film donne la parole aux créateurs du festival, aux musiciens, ainsi qu'aux spectateurs y ayant assisté... La nostalgie du regard sur une époque révolue, mais charnière, est palpable. L'originalité du documentaire réside dans la présentation des intervenants. Producteurs, musiciens et spectateurs s'expriment en voix hors champ, alors



1

qu'on nous présente à l'écran des images et vidéos d'archives, extraits de concerts et articles de journaux. Aucun *talking head*: les baby-boomers ne témoignent pas face à la caméra. Rafraîchissant, on privilégie plutôt la présentation de leurs photos lorsqu'ils avaient 20 ans. Cette approche préserve le moment, et le spectateur en devient témoin, sans jamais quitter l'espace-temps, malgré la nostalgie du propos: «400 000 personnes ensemble, au même endroit, sans violence, sans conflit. Je sentais que si nous pouvions ramener plus de cet amour dans la société, nous pourrions changer le monde», dit l'une, alors qu'un autre conclut sur cet élan d'amour et de solidarité: «Cela a posé les bases pour le reste de ma vie». La trame musicale met en valeur ce que les jeunes écoutaient; on commente les succès de Jefferson Airplane, Buffalo Springfield ou The Youngbloods avec *Get Together*, sorte d'hymne à l'amour et à la paix, par la musique, symbolisant Woodstock.

*Come on people now / Smile on your brother /
Everybody get together / Try to love
one another / Right now*

Woodstock est bel et bien la prise de parole d'une génération qui trouve écho dans la musique, comme celle de The Who et leur chanson *My Generation*.

*People try to put us down
(Talkin' 'bout my generation)
Just because we get around
Things they do look awful cold
I hope I die before I get old
(Talkin' 'bout my generation)
This is my generation*

D'ailleurs, le documentaire *My Generation* (Barbara Kopple, 2000) explore les liens qui unissent les jeunes ayant assisté au festival de 1969, à ceux ayant assisté aux festivités du 25^e et 30^e anniversaire de Woodstock, en 1994 et en 1999. S'il y a nécessairement des écarts entre ces générations, des similitudes subsistent, où la musique demeure porteuse de revendications, désireuse de devenir actrice de changement.

La fiction puisera largement dans la légende pour s'en inspirer, la magnifier ou la raconter. *Taking Woodstock* (Ang Lee, 2009) fait partie de ces œuvres qui s'inspirent de l'évènement en lui demeurant fidèles, racontant l'histoire à travers le point de vue d'un individu l'ayant vécu. Inspiré des mémoires d'Elliot Tiber, qui participera à l'organisation du festival, le film relate son histoire, lorsqu'il désire revamper l'hôtel de ses parents, voisins de la ferme de Max Yasgur à Bethel, New York. C'est à travers les tribulations vécues par ce

personnage que le spectateur revit Woodstock. Au contraire, *Across the Universe* (Julie Taymor, 2007), ne relate guère l'évènement. Pourtant, il rend hommage à la génération qui a changé l'Amérique, par la musique, à la fin des années 1960. Vibrant hommage aux Beatles et à d'autres voix phares de



l'époque (Hendrix, Joplin), à la culture psychédélique et au mouvement antiguerre du Vietnam, le film s'immerge dans l'esprit de Woodstock: celui d'une jeune génération de rêveurs qui désire changer le monde par l'amour, la paix et le *rock and roll*.

Cinquante ans après, la petite ville de Woodstock, dans l'État de New York, accueille, avec ses quelque 5000 habitants, des visiteurs de partout à travers le monde désireux de se souvenir. Or, bien que le festival porte son nom, la ville n'en fut guère l'hôte: Woodstock se déroulera à 96 kilomètres au sud, à Bethel. Cinquante ans plus tard, cette petite ville de plus de 4000 habitants est fière de son histoire, présentée au Bethel Woods Center for the Arts qui se situe sur le lieu originel du festival, abritant à la fois un amphithéâtre en plein air et un musée sur l'histoire de Woodstock. Cette année, pour l'occasion, était présentée l'exposition *We Are Golden: Reflections on the 50th Anniversary of the Woodstock Festival and Aspirations for a Peaceful Future*. Avec la pertinence sociopolitique qu'on lui connaît, Woodstock demeure la matrice féconde de toute une génération, où la musique est un moteur de changement. En 2019, pour ceux qui tentèrent de recréer la magie du festival, en guise d'hommage, ce fut un échec cuisant. Si les acteurs de l'industrie musicale se succèdent, ils ne se ressemblent pas. Puisque l'histoire se répète, espérons que les générations à venir se souviendront de ce qui a fait de Woodstock un succès. ▲

« La fiction puisera largement dans la légende pour s'en inspirer, la magnifier ou la raconter. *Taking Woodstock* (Ang Lee, 2009) fait partie de ces œuvres qui s'inspirent de l'évènement en lui demeurant fidèles, racontant l'histoire à travers le point de vue d'un individu l'ayant vécu. »